

Voici le résumé du dernier atelier, qui a eu lieu le mardi 30 novembre, sur la violence, à partir d'un texte de John Dewey, ci-joint !

Résumé du dernier atelier

Le dernier atelier a tourné autour de la définition de la violence, notamment chez le philosophe John Dewey. Nous avons commencé par souligner l'aspect pessimiste de la conception de John Dewey : selon lui, il ne peut y avoir de société qui fonctionne sans force, l'usage de la force sera toujours nécessaire. Néanmoins, il semblait clair que la force n'est pas forcément la violence ; la violence est destructive. Comment alors définir cette violence plus précisément ? La discussion s'est alors focalisée sur la distinction que Dewey opère entre force, la force contraignante, violence, énergie, et puissance. Il n'était pas clair si l'énergie et la force, ou la force et la force contraignante, étaient les mêmes notions. Néanmoins, nous étions d'accord pour dire que la violence était un usage destructif de la force contraignante, qui elle-même est un certain usage de l'énergie. L'énergie est ce qui nourrit une action et peut l'enclencher, mais cette énergie peut s'appliquer à transformer la nature (c'est la force), mais elle peut aussi s'appliquer à empêcher un autre de faire usage de son énergie (c'est la force contraignante). Autrement dit, la violence est un usage destructif de l'énergie. Néanmoins, il restait flou, à la fin de la discussion, ce que Dewey entendait par destructif : la destruction d'un immeuble laisse place, ultérieurement, à la création ; la destruction de la propriété de l'un peut apparaître comme constructive pour un autre, et ainsi de suite. La résolution de cette question apparaît d'autant plus épineuse qu'elle est liée à la distinction entre bien et mal : comment distinguer la bonne destruction de la mauvaise ? Une question qui méritera sans doute bien d'autres discussions.

Bonnes fêtes de fin d'année,

Xenophon et Lassana pour l'atelier philo des habitants de Haute-pierre

PS : Voici le texte en question :

« Toute théorie politique ou institutionnelle qui ne voudrait avoir aucun rapport avec le pouvoir sous prétexte que tout pouvoir est une force, et que toute force est brutale et non morale, serait nécessairement condamnée à tomber au niveau d'une morale sentimentale et chimérique. C'est par la force que nous creusons le métro, que nous construisons des ponts, que nous voyageons et fabriquons ; c'est encore la force qui est utilisée lors des conflits verbaux et lorsque des livres sont publiés. Ne pas compter sur la force et ne pas l'utiliser, c'est n'avoir aucun contact avec le monde réel.

L'énergie devient violence quand elle détruit ou manque le but visé au lieu de le réaliser. Quand la charge de dynamite fait exploser des hommes au lieu de rochers, quand il en résulte de la perte au lieu d'une production, de la destruction au lieu d'une construction, nous disons qu'il s'agit de violence, non de puissance ou d'énergie. Nous pouvons dire à juste titre que la force de coercition occupe une place intermédiaire entre la puissance comme énergie et la puissance comme violence.

Tourner à droite par suite d'un incident de locomotion est un cas de puissance ; c'est un moyen déployé pour atteindre une fin. Mais courir comme un fou furieux dans la rue est un cas de violence.

Utiliser de l'énergie pour faire qu'un homme respecte le code de la route est un cas de force contraignante. Immédiatement, ou eu égard à ses activités, c'est un cas de violence ; mais indirectement, quand la contrainte est exercée pour assurer les moyens nécessaires à la bonne réalisation de certaines fins, c'est un cas d'utilisation constructive de la puissance.

En d'autres termes, la contrainte ou la coercition surgissent dans certaines situations et à certaines conditions, à savoir quand les moyens de réaliser une fin ne sont pas naturellement à portée de main, de sorte que l'on doit dépenser de l'énergie afin de transformer de la puissance en un moyen d'atteindre la fin visée ».

John Dewey, « Force et coercition », dans Ecrits politiques